

Michel Antoine Chappuis

Danse la nuit dans la nuit dense

Quelque chose m'avait réveillé, que j'aurais envie d'appeler, s'agissant de littérature, *le souffle du récit*. Autant le dire tout de suite, je ne prétends pas (n'ayant pas à me prévaloir d'une quelconque autorité sur le sujet) que ce phénomène soit l'apanage de l'écrivain. Au contraire, comme il s'agit d'une expérience en grande partie sensorielle, il est plus que probable que le peintre ou le musicien en connaissent l'équivalent. On peut même imaginer que toute personne ayant formé ce qui ressemble de près ou de loin à un dessein puisse, dans une certaine mesure, ressentir une fois ou l'autre cette sorte d'élévation de l'esprit, qui serait somme toute assez banale. Ce qui ne l'était pas en la circonstance, et qui en faisait toute la particularité et l'extrême rareté, c'étaient l'intensité et l'ampleur de la chose, telles que cette chose prenait la valeur d'un événement comme il ne s'en produit pas beaucoup au cours d'une existence humaine. Un grand nombre d'auteurs, certainement, ont traversé des épisodes semblables à celui-ci, et si la plupart d'entre eux rechignent à en parler, c'est peut-être par peur de se voir attribuer par leur public ou par leurs pairs un rôle d'imposteur, du moment qu'il serait avéré que tout ce qui figure dans leur œuvre n'est pas le fruit de la seule rigueur de leur travail, et que certaines choses puissent leur être venues « toutes seules ». Ou peut-être qu'en hommes et femmes d'expérience ils savent qu'il vaut mieux éviter de s'accrocher à ce train de *chimères*, vu le peu de parti que l'on peut en tirer, d'une part, et le risque, d'autre part, de se voir emmenés beaucoup trop loin, sur des territoires inconnus échappant aux lois de ce que nous appelons la raison. Je tenterai de définir ce phénomène comme la convergence momentanée (les instants qui précèdent et ceux qui suivent immédiatement le réveil), fortuite, comme on le pensait avant la Renaissance des épisodes d'éclipses, et pouvant comme ces dernières être partielle ou totale (selon qu'il y a ou non participation du corps) entre un auteur et son œuvre en construction. On a pu parler ici et là de miroirs à traverser, d'échos anticipés (d'effet de contamination d'une spire à l'autre), voire d'une sorte d'illumination (que l'on évitera, pour couper court à toute polémique, de comparer à celles dont furent autrefois frappés les prophètes : celle-ci vient du dedans, jusqu'à preuve du contraire). La plupart des descriptions proposées ont en commun l'idée d'une très forte accélération : et c'est vrai, on est emporté par une vague montante à laquelle il serait vain de résister, le corps devient l'objet de forces qui n'ont plus rien de semblable à celles que nous connaissons, le cœur est pris d'un galop effréné et donne l'impression qu'il pourrait aller jusqu'à se rompre. Je suis persuadé, pour ma part, qu'une telle chose est possible et qu'il faut compter, dans les cas extrêmes, avec le risque de graves conséquences (fatales, à la limite, mais alors seulement, espérons-le, après avoir touché au sublime).

*

J'avais passé la soirée à plancher sur une nouvelle, par laquelle je voulais inaugurer un nouveau cycle consacré aux émotions (terme entendu ici comme un mouvement de l'âme dans ce qu'il a de plus immédiat et de plus spontané, par opposition avec toute

forme de construction, ou de représentation, qui se rapprocherait alors de la notion de sentiment, ces définitions étant par ailleurs toutes relatives et la distinction des plus contestables, j'en conviens). Il s'agissait en fait, on peut toujours essayer, de trouver le chemin qui mène directement au siège de ces émotions, le texte n'ayant plus d'autre fonction que celle de simple vecteur. Je parlais de la conviction qu'il existe (oh ! pas toujours, et même assez rarement) quelque chose que le texte transporte avec lui indépendamment de lui-même (de ce que l'on nomme communément le fond et la forme), quelque chose d'impalpable et de secret, de volatil, qui émane de lui comme l'esprit émane d'un alcool. La difficulté, de taille, était de savoir comment se rendre maître d'une chose que je n'étais même pas capable de définir sinon par son immatérialité et qui, si elle existe pour de vrai, pourrait tenir moins au texte en soi, ou à son auteur, qu'à la qualité, à la sensibilité du lecteur ! Peut-on y arriver avec les moyens du bord, ou faut-il s'aventurer du côté de l'alchimie ou de quelque magie plus ou moins noire, y a-t-il des interdits à franchir, des pactes inavouables à conclure ? Ma première nouvelle devait réunir un bouquet d'émotions fondamentales parmi lesquelles la peur figurait en bonne place, je voulais qu'elle ait la forme d'une spirale et un titre qui en rappelle le principe.

*

Vaincu par une nuit trop lourde qui s'était abattue sur moi en même temps que sur mes chantiers ouverts ici et là, j'avais abandonné mon personnage (celui de mon histoire, une histoire à faire peur car en définitive, et en dépit des airs que l'on se donne de ne pas y toucher, on en revient toujours là), sans avoir encore pris de décision quant à en faire un personnage bon ou mauvais. Je l'avais abandonné ou pour mieux dire perdu, après une course poursuite de plusieurs pages (haletante comme il se doit), au milieu d'un quartier à la syntaxe compliquée, aux longues rues tortueuses et par endroits obscures, aux hiatus nombreux et aux alignements confus, ponctué de raccourcis et d'impasses (espérant trouver les premiers, je tombais le plus souvent dans les secondes), bref, à mon idée, il avait dû finir par atteindre la Grande Corniche et trouver refuge (c'est en tout cas ce que j'aurais fait, moi, à sa place) dans un groupe de maisons résidentielles de construction récente, où chacune est adossée au rocher tout en s'appuyant sur la suivante, de sorte que la terrasse de l'une est en même temps le toit de l'autre. Une planque idéale, en surplomb de la mer et juste à la surface de la couche de sommeil qui enveloppait la ville.

Du sanctuaire de mon lit je savais bien que ces sirènes lointaines (dont il ne me parut pas utile, ni même souhaitable, d'essayer de préciser la provenance, des sirènes de police mais pas tout à fait, il y avait des changements de tempo, des renvois surprenants de l'une à l'autre, des accords tenus et par moments presque le début d'une mélodie), je savais bien donc que la poursuite à laquelle elles étaient liées ne pouvait être que celle de l'activité de mon esprit. Semblable prolongement, sorte de queue de rêve qui comme la queue d'une comète marque le passage de celui-ci dans la nuit noire de notre sommeil et pâlit quand survient l'aube de notre réveil, est bien connu, et en particulier de l'écrivain qui tente, le plus souvent en pure perte, de s'y accrocher avec l'espoir de couvrir plus vite et de la manière la plus brillante qui soit la distance qui le sépare d'un dénouement satisfaisant, alors qu'il serait si agréable de tout laisser filer et de se plonger dans l'onde apaisée d'un nouveau songe. Que voulez-vous, notre lot à nous est d'y aller quand même, de se débattre, de rassembler tous les débris qui flottent autour de nous comme après un naufrage et de tenter de les faire tenir ensemble, en leur donnant une

forme et une cohérence (à présent nécessaire, mais dont ils s'étaient fort bien passés jusqu'ici), quitte à ce qu'ils en perdent tout intérêt, bref, et nous revoilà à piocher, à branler la plume comme disait je ne sais plus quel confrère (à qui je ne voudrais pourtant pas être comparé) jusqu'à ce qu'il en sorte, ou non, quelque chose, et ces sirènes cependant qui ne trouvaient point d'apaisement et qui continuaient de surgir de la nuit, une nuit d'une profondeur inégalée, la plus absolue peut-être jamais tombée sur ce monde, la nuit qui étendait son emprise sur tout, à l'exception de ce qui se trouvait dans le minuscule champ lumineux de ma lampe de bureau : la table de travail, encombrée, dont je me surpris à constater la position au centre de la pièce, un tapis dont il me semblait remarquer le dessin pour la première fois et quelques meubles ou objets dans la zone de transition, aux contours vagues que je ne saurais décrire et à la fonction imprécise, sauf pour ce qui était de la corbeille à papier. Le mur en face de moi était curieusement dépourvu du moindre cadre, de la moindre illustration qui eût pu accrocher le regard, offrir une distraction, mais aussi et surtout qui eût permis d'établir la distance qui le séparait de moi. Au lieu de cela, il étalait cette espèce de blancheur homogène et cotonneuse dans laquelle on avait presque l'impression de s'enfoncer, jusqu'à prendre fin de manière inattendue, à peu près en son milieu. À cet endroit s'ouvrait comme une bouche d'ombre qui n'était pas une porte (aucun chambranle, juste le mur, une arête verticale un peu fuyante et puis cette obscurité, d'une densité immédiate, impénétrable), comme si la pièce se prolongeait par un corridor, ou un renforcement, au bout duquel je voulais imaginer une ouverture sur l'extérieur, c'est-à-dire sur tout le reste, à commencer par la ville.

Ou plutôt une ville. On ne la voyait pas, on ne l'entendait pas, on la savait là tout autour mais il y avait une incertitude quant à savoir de quelle ville il s'agissait, si c'était ma ville ou une autre, connue ou inconnue de moi, ville de résidence ou de passage. Cette question ne me tourmentait pas, elle pouvait très bien être remise à plus tard, voire ne jamais être tranchée, que l'on sache seulement que cette ville possède un port, une mosaïque de quartiers aussi authentiques les uns que les autres, des places animées, de larges avenues sillonnées par le tramway, une cathédrale et quelques très beaux musées, et l'on en saura assez. Ce n'est pas important. Ce qui prime, ce qui mobilise l'attention maintenant, ce sont ces sirènes que l'on n'a toujours pas fait taire et qui se font plus pressantes (c'est un bruit auquel il n'est pas prévu que l'on puisse s'habituer). Il va bien falloir, pour finir, prendre les choses en main et préciser certaines choses. Ces sirènes par exemple, serait-il possible qu'elles proviennent de moins loin qu'on ne l'avait d'abord pensé ? du quartier où je me trouve, qui sait ? de cette rue, la mienne, juste ici, en bas de la maison ? Et si elles n'avaient à parcourir, pour atteindre mon oreille, que la distance qui la sépare du creux de ma main, par laquelle elles auraient été produites en même temps que ces lignes ? Je reconnais bien le geste, les traces laissées par la plume ici impatiente, nerveuse, aux nombreux repentirs, et là plus apaisée, même un peu paresseuse, mais la nuit est en train de revenir sur moi à toute vitesse, et de reprendre à elle jusqu'au souvenir de ce qui a été écrit. Plus question, donc, de relire. Au point où en sont les choses, tout ce qu'il y a à faire c'est aller de l'avant, filer s'il en est encore temps. Ils ne sont plus très loin (ils n'ont pas dormi, eux, et ils pourraient bien être assez remontés de s'être ainsi fait balader une grande partie de la nuit), et je sais qu'il ne me reste pas beaucoup de possibilités, c'est à dire d'issues où je ne sois pas attendu. Il va être difficile de les surprendre, d'autant plus que je ne sais plus comment je suis arrivé ici, ni par où je suis entré (cette idée de maisons en terrasses, par exemple, c'était une belle connerie, rien de plus facile à cerner, à investir, mais c'est trop tard, il aurait fallu y penser avant). J'ai froid, je suis à bout de force. Je me défends du sommeil qui

cherche à nouveau à s'emparer de moi et qui n'a rien à m'offrir (tout au plus l'illusion d'une échappatoire, je le sais, j'en viens). Allons secoue-toi, vas-y, trouve autre chose. Il t'a semblé entendre remuer sur le toit il y a un instant, tu n'y as pas vraiment pris garde, voilà que ça recommence, comme si quelqu'un frappait à l'imposte de la salle de bains (au bout du corridor, juste en face). Prends ce tabouret et va voir. C'est un grand carré de nuit, noir comme de l'encre, comme un miroir aveugle derrière lequel je sens une présence. Je risque une main à l'extérieur, et dans les ténèbres j'en rencontre une autre, je la saisis (ou est-ce l'autre qui se saisit de la mienne ?) Et alors que j'étouffe un cri de surprise et de terreur en me sentant tiré au-dehors par une force gigantesque, tandis qu'un souffle violent me gifle le visage et que la nuit s'inverse une nouvelle fois, une question me traverse, à laquelle il n'est pas de réponse : et si cette main était celle du Diable ?

Michel Antoine Chappuis est né en 1968. Il vit à Neuchâtel (Suisse). Il a été médecin jusqu'en 2003. Se consacre depuis lors à d'autres activités, dont l'écriture. Dernier ouvrage : *Caprices romains* (éditions de l'Aire, 2009). Plusieurs textes courts ont été publiés dans des revues (*Diérèse, Rue Saint Ambroise*) ou des ouvrages collectifs.